

soupir, essuya une larme qui tremblait à la pointe de ses cils et elle continua d'une voix nerveuse :

— Le marquis de Cœuvre s'était fait catholique en même temps que le roi Henri IV ; il prétendit exiger que son gendre, avant d'entrer dans sa famille, abjurât lui aussi sa religion ; le jeune homme refusa ; le mariage fut rompu ; alors, de parti pris, le marquis se fit l'ennemi implacable, acharné du comte de Montbrun, que cependant il avait presque élevé. Une haine terrible succéda à une longue et profonde amitié ; vous voyez que je dis bien tout ?

— Tout ce que rapporte la chronique, répondit-il avec ironie.

— Vous avez raison. Vint le soulèvement des Croquants ; Stéphane de Montbrun s'en fit nommer le chef, dans le seul but de se venger du marquis.

— Oh ! s'écria le capitaine en frappant du poing sur sa table, ceci est un mensonge odieux.

— Peut-être, capitaine ; mais souvenez-vous que je ne suis, moi, qu'un écho.

— C'est vrai ! c'est vrai ! répéta-t-il machinalement ; continuez, Fanchette.

— Ne vaudrait-il pas mieux que je me taise ? dit-elle avec une ineffable douceur.

Le capitaine la regarda un instant avec une expression étrange, puis, faisant un geste suppliant de la main :

— Non, Fanchette, dit-il ; je veux, il faut que je sache tout. Il est bon, ajouta-t-il d'une voix sourde, que je sois instruit du degré de malignité que peut atteindre la sottise humaine.

— J'obéis, puisque vous l'exigez.

— Non, Fanchette, je vous en prie.

— Soit ! la chronique ajoute que le comte de Montbrun parvint, on ne sait comment, à s'emparer de la malheureuse fille du marquis de Cœuvre et que, lorsqu'elle lui échappa, elle fut enfin rendu à son père.

— Eh bien ! continuez ; pourquoi hésitez-vous ? s'écria-t-il d'une voix hachée par l'émotion intérieure qui lui tordait le cœur. Continuez ; ne vous ai-je pas dit que je voulais tout savoir ?

— Louise de Cœuvre avait été froidement et lâchement déshonorée par son ravisseur. Elle portait dans son sein la preuve de cet horrible attentat, commis par un gentilhomme de nom et d'armes ; qui, si bas qu'il fût tombé dans l'opinion générale, avait cependant conservé aux yeux de tous la réputation d'un homme violent et emporté il est vrai, mais loyal et de grand cœur.

Le capitaine laissa tomber sa tête dans ses mains ; pendant quelques minutes, il demeura immobile, en proie, selon toute apparence, à une douleur d'autant plus cruelle qu'il ne voulait ou il ne pouvait la laisser échapper au dehors.

Lorsqu'il se redressa, son visage était pâle comme un suaire ; ses yeux égarés ; cependant il essaya de sourire :

— Que me dites-vous donc, Fanchette, fit-il d'une voix railleuse, que cette jeune femme était déshonorée ? N'a-t-elle pas épousé le comte de Fargis ?

— En effet, reprit durement l'hôtelière, parce que, à côté du criminel, Dieu, dans son ineffable bonté, place toujours l'homme de cœur. Le comte de Fargis savait tout ; Mademoiselle de Cœuvre s'était noblement et loyalement confessée à lui. Cependant, il l'épousa. D'abord pour ne pas empoisonner les derniers moments du marquis de Cœuvre, blessé à mort ; ensuite, parce que sa grande âme eut pitié d'une infortune si peu méritée. Ce secret affreux, il le conserva dans son cœur, et, lorsque naquit l'enfant du séducteur, cet enfant, il l'éleva comme s'il eût été le

sien, l'aima comme s'il lui eût appartenu ; le maria ou plutôt la maria, car c'était une fille, au comte du Luc, et enfin, en mourant, il lui laissa toute sa fortune. Voilà, capitaine, ajouta-t-elle avec amertume, quelle est cette histoire que vous m'avez contrainte malgré moi à vous raconter.

Il y eut alors un long et triste silence.

L'hôtelier et sa femme échangèrent un coup d'œil d'intelligence.

Le capitaine était livide. Ses yeux lançaient des regards farouches qui erraient sans but autour de lui ; une vapeur moite couvrait son front pâle, sa main crispée tourmentait le manche d'un couteau.

— Oui, dit-il d'une voix profonde, au bout d'un instant, le comte de Fargis était un digne gentilhomme, et sa fille adoptive ignore sa naissance ?

— Qui lui aurait révélé ce secret ? répondit vivement Fanchette ; sa mère, tuée par la honte et la douleur, mourut en lui donnant le jour. Le comte de Fargis l'aimait trop pour lui mettre le désespoir au cœur.

— Tout cela est bien, très bien ! La mère n'étant pas coupable, Dieu l'a prise en pitié ; mais le père, n'a-t-il pas le droit de réclamer l'amour de son enfant ?

— Quel père ? demanda froidement l'hôtelière ?

— Ce Stéphane, ce comte de Montbrun, enfin.

— Ce qui constitue la paternité, vous le savez, capitaine, ce n'est pas le fait d'avoir jeté brutalement un enfant nu et misérable en ce monde ; c'est surtout l'exercice de la paternité, les soins dont on a entouré l'enfance de cette frêle créature ; les sacrifices faits pour son éducation, son établissement ; les droits, enfin, qu'on peut hautement revendiquer, aux yeux du monde, à cette paternité ; madame du Luc n'a eu qu'un seul et véritable père, le comte de Fargis.

— Mais, si l'autre père apparaissait tout à coup et revendiquait, à tort ou à raison, les droits qu'il prétend avoir ?

— S'il agissait ainsi, en supposant qu'il reparût un jour il ferait plus qu'une mauvaise action, il commettrait une lâcheté, un crime.

— Un crime ? s'écria le capitaine en se soulevant sur son siège et fixant un regard étincelant sur la courageuse femme.

— Certes, répondit-elle paisiblement ; vous partagerez mon opinion, j'en suis sûre.

— J'en doute, murmura-t-il d'une voix sourde en retombant sur son siège.

— En agissant ainsi, il commettrait un crime, je le répète, parce que, froidement, par égoïsme, je ne veux pas dire par cupidité, il détruirait à tout jamais le bonheur de deux êtres qui ne lui doivent rien, lui sont étrangers, s'aiment saintement, ont, eux aussi, des enfants dont cette révélation causerait, sinon la perte, du moins le malheur. D'ailleurs, cela ne peut arriver. Il est donc inutile de nous en occuper davantage.

— Ah ! fit-il d'un ton de menace, pourquoi donc cela, Fanchette ?

— Parce que, capitaine, reprit-elle lentement en fixant sur lui un regard froid, acéré, parce que le comte de Montbrun, que mon mari et moi, nous avons beaucoup connu et beaucoup aimé, était une loyale et vaillante nature ; un noble gentilhomme qui, dans un moment d'oubli ou d'égarement a pu commettre un crime, mais qui était incapable d'une action aussi basse et aussi indigne que celle que vous supposez, et puis... il est mort.

— Il est mort ! s'écria le capitaine.